

Petite introduction à la littérature française de ce temps

Olivier Clément

Il faut découvrir la grande littérature française de ce temps, celle dont les oeuvres majeures s'échelonnent des années 30 aux années 50 du siècle, avec une sorte d'apogée au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Je dis bien : il faut *découvrir*, car le temps va vite à notre époque et les livres dont je voudrais parler échappent déjà à l'actualité. Comme on ne les étudie pas non plus dans les collèges, les jeunes risquent de les ignorer. Et ce serait dommage, car ces livres nous obligent à voir clair. Cartes sur tables. Une école de lucidité.

Oui, cette littérature n'apporte pas de solutions verbales. Elle met tout en question, c'est une interrogation toujours renouvelée (avivée comme on aviverait une plaie). Sur l'essentiel : le sens même de la vie. « *Que vous servirait de fabriquer la vie même si vous aviez perdu le sens de la vie ?* » (Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, p. 25).

Pour ces écrivains, il s'agit moins de « style » (d'effets de style), que de *style de vie*. Commençons donc par dégager quelques attitudes fondamentales. Puis nous pourrions nous demander ce que tout cela signifie pour qui tente d'être chrétien.

Première attitude : la sincérité contre les valeurs mortes

Les grands écrivains français de ce temps se cherchent (eux-mêmes – l'homme) à travers leurs personnages – *contre tous les personnages*. Avec une pénétration qui rappelle le discernement des ascètes, ils dénoncent la comédie humaine, ce petit univers confortable que chaque adulte secrète pour s'y endormir, comme le ver à soie dans son cocon, – cette idée de soi-même et des autres qui remplace à bon compte l'angoissante réalité. « *La plupart des actions des hommes, même celles que ne dicte pas l'intérêt, se laissent incliner par le regard d'autrui, par la vanité, par la mode... Certains êtres traversent la vie sans éprouver jamais un sentiment vraiment sincère ; ils ne savent même pas ce que c'est. Ils s'imaginent aimer, haïr, souffrir ; leur mort même est une imitation* » (Gide, *Journal*, p. 1054).

D'autres se réfugient dans les idéologies, ces idoles verbales, ces vastes systèmes qui ont réponse à tout et permettent d'économiser la contradiction, le tragique, le choix. Sartre s'est gaussé, – non sans quelque méchanceté – des « humanistes » satisfaits : « *L'humanisme dit « de gauche » a pour souci principal de garder les valeurs humaines... C'est en général un veuf qui a l'œil beau et toujours embué de larmes... Il aime aussi le chat, le chien, tous les mammifères supérieurs... L'humanisme catholique, le tard venu, le benjamin, parle des hommes avec un air merveilleux. Quel beau conte de fées, dit-il, que la plus humble des vies, celle d'un docker londonien, d'une piqueuse de bottines ! Il a choisi l'humanisme des anges.* » (*La Nausée*, pp. 153-154).

D'où l'exigence de lucidité, une critique impitoyable – où, mieux encore, un humour impitoyable – qui déjoue toutes les comédies, d'abord les miennes (et aussi toutes les tragédies littéraires, tous les romantismes), pour atteindre l'« *authenticité* » (un mot clé de cette littérature). L'homme authentique rejette à la fois les compromis et les lâchetés. Par définition, *c'est un homme qui va jusqu'au bout*, contre tous les conformismes (si délabrés, d'ailleurs à notre époque) auxquels les médiocres s'accrochent de peur d'être nus devant la mort, devant l'infini. Tout risquer plutôt que de mentir – de se mentir. Non seulement la morale « autonome » (façade kantienne sur néant) est ainsi rejetée, mais les formes décadentes de la religion, la religion comme peur de vivre, comme assurance sur l'éternité. Ainsi l'Étranger de Camus, en prison, condamné à mort, chasse l'aumônier qui lui parle *mécaniquement* d'espoir en Dieu et de prière : « *Il avait l'air si certain n'est-ce pas ?*

Pourtant... il n'était même pas sûr d'être en vie, puisqu'il vivait comme un mort » (*L'Étranger*, p. 156). Littérature anti-chrétienne ? Nullement, mais littérature anti-pharisienne, anticléricale, qui contraint le christianisme à retrouver son *sérieux évangélique*. Au prêtre « bien pensant » de *L'Étranger* s'oppose le prêtre de Bernanos qui va jusqu'au bout de la foi, par la solitude et l'humiliation, – jusqu'à la découverte que « *tout est grâce* » (*Journal d'un curé de campagne*, p. 324).

Seconde attitude : l'ascèse du risque

A cette exigence d'authenticité, il fallait une ascèse qui dépouillât l'homme de toutes ses peaux mortes, l'isolât d'un confort assoupissant. En attendant la guerre mondiale, ce fut, par la technique ou par la politique, le risque : Saint-Exupéry pionnier de l'aviation à travers le désert, l'océan, la montagne, ou Malraux dans les guerres révolutionnaires de la Chine à l'Espagne.

Certes, pour beaucoup, *l'action pour l'action* n'était que la recherche d'une intensité vitale, d'une ivresse paradoxale qui fasse oublier le néant en le bravant. Une fuite en avant, pourrait-on dire. Mais, pour les meilleurs, le risque permet l'oraison aux portes de la mort, dans la solitude, – une solitude parfois étrangement monastique. « *La nuit, la raison dort et simplement les choses sont. Celles qui importent véritablement reprennent leur forme, survivent aux destructions des analyses du jour. L'homme renoue ses morceaux et redevient arbre calme* » (Saint-Exupéry, *Pilote de guerre*, p. 21). Ainsi médite l'aviateur, dans la cabine vibrante et comme immobile de l'avion. Et quand les canons et les mitrailleuses le prennent en chasse et qu'il sait la mort toute proche, le dépouillement se fait total : « *Le feu non seulement a fait tomber la chair, mais du même coup le culte de la chair. L'homme ne s'intéresse plus à soi. Seul s'impose à lui ce dont il est. Il ne se retranche pas, s'il meurt : il se confond. Il ne se perd pas : il se trouve. Ceci n'est point souhait de moraliste. C'est une vérité usuelle, une vérité de tous les jours, qu'une illusion de tous les jours couvre d'un masque impénétrable* » (*ibid.*, p. 169). Le témoignage de la littérature rejoint ici les intuitions de la philosophie de l'existence, la notion de la « situation-limite » – le combat, la souffrance, l'amour, la mort – où *l'homme prend conscience de son existence personnelle confrontée au mystère : ce « mystère qui ne livre pas son secret, mais seulement sa présence,...* comme le fait la présence de la mort » (Malraux, *Les Noyers de l'Altenbourg*, pp. 123-124). La « mémoire de la mort », si caractéristique de l'ascèse orthodoxe traditionnelle, ceux qu'il faut appeler les « contemplatifs » modernes la retrouvent au sein du risque. Alors l'homme pressent en lui une réalité irréductible, une présence qui résiste à la mort : « *L'amour, on ne le discute pas. Il est. Que vienne la nuit, pour que se montre à moi quelque évidence qui mérite l'amour* » (*Pilote de guerre*, p. 21). L'homme devient réel ; même silencieux, il est lourd de réalité comme une graine. « *Quiconque accède à la contemplation se change en semence* » (*ibid.*). Le voici différent des somnambules et de leur fausse paix, construite « *à force de ciment, comme le font les termites, toutes les échappées vers la lumière* » ; « *Tu t'es roulé en boule dans ta sécurité bourgeoise, tes routines... Tu as élevé cet humble rempart contre les vents et les marées et les étoiles. Tu ne veux pas t'inquiéter des grands problèmes, tu as bien assez de mal à oublier ta condition d'homme... Tu ne te poses point de questions sans réponse* »... (Saint-Exupéry, *Terre des hommes, Oeuvres*, N.R.F., p. 161). Ainsi soliloque devant le somnambule l'homme du risque. Il n'apporte pas de réponse, mais déjà la réponse d'ébauche dans l'authenticité de sa vie : « *... Que faut-il être ? Il faut être incendie* » (*Pilote de guerre*, p. 207).

Troisième attitude : par l'absurde, le pressentiment de l'amour¹

Avec Rousseau, le monde moderne a bien voulu croire au bonheur. Pour lui, le mal n'est pas en l'homme, il provient d'une mauvaise organisation de la société, d'une maîtrise encore incomplète

1 Cette partie a été publiée dans *La revue du lycéen orthodoxe*, n°3 – 1958

des forces naturelles. C'est une question de progrès technique ! Mais, au XX^e siècle, le vieil Occident (je ne parle pas de l'Amérique) a redécouvert le mystère du mal, la tragédie de la condition humaine : « L'homme, écrit Camus, doit réparer dans la création tout ce qui peut l'être. Après quoi, les enfants mourront toujours injustement, même dans la société parfaite. Dans son plus grand effort, l'homme ne peut que se proposer de diminuer arithmétiquement la douleur du monde. Mais l'injustice et la souffrance demeureront et, si limitées soient-elles, elles demeureront le scandale. Le « pourquoi ? » d'Ivan Karamazov continuera de retentir » (*La Peste*, p. 374). La littérature française de notre temps découvre ce « monde cassé » (G. Marcel), explore ses limites et ses abîmes. Malraux, pour qui l'Occident entre dans un « nouvel âge tragique », est surtout hanté par la mort, Camus souligne l'impression d'étrangeté, de gratuité, que ressent l'homme dans un monde à la fois merveilleux et absurde, Sartre la lâcheté devant soi-même du « salaud ».

Cette attitude n'est pas complaisance à la saleté humaine, mais redécouverte du péché. Non plus les petits péchés bien classés d'un christianisme moralisateur, mais le péché comme l'Évangile l'a révélé : l'esclavage de la mort, une radicale indigence... Que l'homme pourtant, au fond de son enfer, reste à l'image de Dieu, une immense nostalgie d'amour en témoigne chez nos auteurs (et cela nous rappelle cette grande certitude orthodoxe que le véritable amour, la communion, constituent la structure même de la personne, à l'image de la Trinité...).

L'homme qui ne se rassure plus à bon compte, l'homme qui passe par le baptême de l'angoisse, que lui reste-t-il en effet sinon une tendresse désespérée ? Dans le monde, il voit la peur, qui est toujours peur de la mort, et puis l'amour et puis plus rien. « *Et il pensait... que ce monde sans amour était comme un monde mort et qu'il vient toujours une heure... pour réclamer... le cœur émerveillé de la tendresse* » (A. Camus, *La Peste*, p. 286). Et le renard confie au Petit Prince : « *Voici mon secret. Il est très simple : on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux* » (*Le Petit Prince*, p. 72). Alors on tente de devenir un « vrai médecin », qui se voue à des tâches petites et concrètes, afin, « *sinon de sauver* » les hommes, « *du moins de leur faire le moins de mal possible et même parfois un peu de bien* » (*La Peste*, p. 184). Ce qui nous ramène, nous les chrétiens qui parlons bien à la légère de l'amour, à la patience des petites choses, à l'humble service du prochain.

Le dilemme du nihilisme et de la sainteté

Mais cette tentative de « *sainteté sans Dieu* » est-elle possible ? Le Petit Prince meurt, Sartre analyse l'impossibilité de l'amour (car l'amour humain, – quand il n'est pas sauvé, disait un chrétien, culmine à cette contradiction : que l'autre soit libre, et qu'il m'appartienne !). Camus enfin, dans un de ses derniers livres, *La Chute*, montre la division, la contradiction, en un mot l'absurde *au cœur même de l'homme*, et non plus seulement dans le heurt contre un monde hostile...

Le nihilisme ou la sainteté ? Le dilemme est désormais inéluctable. À vrai dire, il ne relève plus de la littérature (qui, depuis quelques années, cherche des « conduites de fuite » ou bien tâtonne dans le chaos), mais du secret des âmes, plus profond que toute expression littéraire.

Pour qui, en effet, ne se contente pas de lire les hautes oeuvres que nous avons évoquées, mais y trouve le miroir lucide de sa propre indigence, de sa propre exigence, reste seulement le choix suprême, désormais rigoureusement dénudé : ou un athéisme démythifié, celui de *La Chute*, ou la foi qui permet de réinventer l'amour.

Ici doit s'insérer notre témoignage, lui-même approfondi et purifié par le feu noir dont brûlent ces oeuvres. Non peut-être le témoignage du *Pantocrator* qui juge et condamne, mais le témoignage de la liberté de l'homme et du fol amour de Dieu. Non peut-être le témoignage de l'enfer que cette littérature explore, mais celui du « frère des voleurs et des prostituées » (A. Camus, *Requiem pour une nonne*) à jamais vainqueur de l'enfer.